



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs de la promotion Bir-Hakeim

Texte de Rémy DREYFUS
publié dans la brochure "Ils ont consolé la France" en 2009

Pour vous parler de la promotion Bir Hakeim dont je suis l'un des trois derniers survivants (quinze promus dont sept sont morts pour la France et cinq après-guerre. comme cela arrive il partir d'un certain âge), je ne vais pas vous raconter la vie dans les baraques en tôle, l'entraînement, les permissions passées dans les pubs de Bewdley ou chez les Anglais toujours prêts à accueillir des Free French. Je ne vais pas vous rappeler qu'on défilait au pas de chasseur hérité des chasseurs alpins revenus de Narvik, qui nous avaient laissé un peu d'équipement et quelques traditions, une allure qui s'accordait difficilement avec la lenteur du pas de parade anglais lorsque notre petite troupe était précédée par une musique militaire britannique.

Je vais vous dire ce que j'ai ressenti en rejoignant l'école et ce qui reste gravé dans ma mémoire.

Quand je suis arrivé à Londres en mai 1942, après cinq mois d'un périple qui m'avait conduit de Toulouse à Glasgow via Barcelone, Lisbonne et Gibraltar. Le général de Gaulle avait décidé de garder en Angleterre un certain nombre des nouveaux arrivants afin d'assurer une présence française minimum en cas de débarquement en 1943. Lorsque je lui fus présenté en compagnie de quelques autres volontaires arrivés cette semaine-là, il me dit à peu près ceci : « Vous êtes sous-officier, allez donc suivre l'école d'officiers que j'ai créée, nous avons besoins d'officiers. »

Voilà pourquoi, un mois plus tard, je débarquais à Ribbesford House. Après avoir connu la guerre, l'armée, l'occupation et ses misères, je tombais dans un îlot de verdure et de paix où, à l'exception du commandant Baudouin, du capitaine de La Joncière, du magnifique cavalier le lieutenant de Cabrol et de deux instructeurs sortis de la promotion précédente, Jean Fèvre, 22 ans, et Marius Taravel, 24 ans, je ne rencontrais que de très jeunes gens. Eh oui, la différence est grande entre un homme de 24 ans et des jeunes gens de 17 ou 18 ans, même si ces jeunes étaient habités, comme moi, par l'évidente volonté d'aller se battre et de vaincre.

Quel âge avaient donc en juin 1942, ces garçons dont j'allais partager la vie pendant les six mois de formation ? Taylor, qui allait être en novembre le major de la promotion, n'avait pas encore 18 ans, et moins de 21 ans lorsqu'il sera tué en avril 1945 lors de l'ultime opération du 2^e SAS parachuté en Hollande à la demande du gouvernement hollandais. Celui-ci souhaitait que l'on puisse repousser les derniers éléments de l'armée allemande qui massacraient les civils avant de se retirer.

Quel âge avaient, en juin 1942, les six autres de la promotion qui vont mourir au combat ? À l'exception de Camors, un vieux de 23 ans, Blanchard, Ligavant et Taburet avaient 19 ans, Pierrepont et Wrenacre, 17 ans.

Voilà pourquoi cette promotion à laquelle on fit l'honneur de donner le nom de la première victoire des Forces françaises libres reste pour moi la plus emblématique de la jeunesse ardente que je retrouvai à l'École des cadets.

J'ai parfois imaginé que si l'on avait voulu suivre le rituel saint-cyrien qui ponctue le baptême des nouvelles promotions, on n'aurait pas crié : « À genoux les hommes, debout les officiers », on aurait dû crier : « À genoux les jeunes gens, debout les hommes. »

Rémi Dreyfus